

L'Enfant de sable

Pierre Tartakowsky

Folies d'encre, janvier 2018

134 pages, 14 €

L'*Enfant de sable*, le roman de Pierre Tartakowsky (président d'honneur de la LDH), est un récit à deux voix : celle de la narratrice et celle de l'enfant. L'enfant est une petite fille, Abigaël – Aba. Elle vient de naître et raconte sa présence au monde et l'odyssée de sa maman de Dakar à Paris. Comme si les mots d'adulte étaient de tout temps inscrits dans la mémoire de l'enfant. Comme si l'enfant possédait le destin de protéger sa maman, aux prises avec ses démons. Comme si la position de la narratrice était celle d'un chœur d'une tragédie humaine. Le papa d'Aba s'appelle Philippe, un homme mûr, sculpteur et peintre ; il abrite Rose, décidée à vivre une manière d'émancipation en préparant une thèse sur Ludwig Wittgenstein. La lecture des œuvres du philosophe déborde de la vie quotidienne du couple avec l'enfant. Pour Rose, Philippe est un canard-lapin, et l'enfant se sauve en construisant un langage qui innocentise l'acte de sa maman – son crime.

Un jour, Rose prend le train et emmène Aba, non à Dakar comme le pense Philippe, mais à Berck-plage, et laisse l'enfant de quinze mois sur le sable, une laisse de mer, un endroit où les vagues s'en donnent à cœur joie. Et l'enfant est emportée par les eaux, et l'enfant est ramenée sur la plage, noyée. Le corps noyé, car l'esprit reste bien vivant et va circuler parmi les hommes qui s'affairent autour d'elle. Aba devient une voyante invisible et par sa voix, le lecteur découvre les péripéties du récit, l'investigation policière et celle du juge d'instruction. « Mourir fait prendre du recul », dit-elle. L'enfant, sortie des eaux, prend la main du lecteur pour le guider dans un monde voué à la recherche de la vérité, mais qui se crispe sur le



mensonge généralisé et celui de Rose, si étrange en sa capacité de résistance aux sortilèges, au sabbat, à la mécanique des tantes et de la belle-mère, des belles garces. Maman joue la comédie. « *Le temps passe et nous n'allons pas bien* », dit Aba. Le passage du « je » au « nous » est lié à l'enfermement dans la prison. Aba remet sur pied Rose, dont le procès approche. Le tribunal est certainement le lieu où la réponse aux lancinantes questions « *pourquoi avez-vous tué l'enfant ?* », « *pourquoi tu m'as tuée ?* » pourra surgir. Aba se dédouble : elle reste près de Rose, comme l'ange protecteur, et elle s'installe auprès du président, « *en majesté* ». Pierre Tartakowsky signe avec *L'Enfant de sable* un roman émouvant et subtil, à la fois allégorie et merveilleux, qui puise ses sources dans l'histoire de Fabienne Kabou.

Philippe Pineau,
membre du Comité
central de la LDH



Ce que les riches pensent des pauvres

Serge Paugam, Bruno Cousin,
Camila Giorgetti, Jules Naudet

Seuil, septembre 2017

352 pages, 23 €

Les « ghettos de riches » sont relativement connus. De nombreux travaux de recherche ont porté sur ces phénomènes d'autoségrégation résidentielle par lesquels les catégories sociales les plus fortunées se construisent un entre-soi à l'abri des autres catégories, en particulier les plus pauvres. Cet ouvrage en traite, mais avec une approche doublement originale. D'une part, au lieu de s'intéresser aux processus en œuvre, les auteurs ont voulu étudier les représentations des pauvres qui sous-tendent et servent à justifier leur mise à l'écart par les plus riches. D'autre part, ils ont fait le

choix d'une étude comparative dans trois grandes villes de trois continents : Paris, São Paulo et Delhi.

Ils ont enquêté en menant quatre-vingts entretiens approfondis dans chacune des villes, après avoir soigneusement choisi les quartiers concernés, en prenant en compte les particularités de chacune des agglomérations mais aussi l'histoire, les caractéristiques spécifiques (spatiales, sociales, culturelles) des quartiers, afin d'avoir un échantillonnage représentatif : tout un chapitre est d'ailleurs consacré à expliquer ces choix.

Leur enquête met en lumière trois grands axes qui traversent les discours sur les pauvres et les justifications avancées par les enquêtés. En premier lieu, la volonté de produire et préserver un « *ordre moral* », c'est-à-dire une forme de consensus sur « *les façons bonnes et respectables de se comporter* », façons qui sont censées être étrangères aux plus pauvres et indispensables à l'éducation des enfants. Ensuite, le sentiment que les pauvres sont indésirables, sentiment qui recouvre à la fois l'insécurité et le dégoût : les pauvres font peur, pas seulement parce qu'ils sont présumés violents mais aussi parce qu'ils sont soupçonnés d'être sales et porteurs de maladies. Lorsque compassion il y a, elle s'accompagne de la tentation de faire le tri entre les bons, qui « méritent », et les autres. Enfin, la justification de l'infériorité des pauvres : à la fois la naturalisation de la pauvreté et la justification de celle-ci par la paresse ou l'indolence des pauvres, bref, une forme de « *racisme de classe* ».

La lecture du livre montre comment ces tendances se traduisent et se nuancent en fonction des villes et des quartiers, de leur histoire, de la nature de l'habitat, des caractéristiques des habitants, de la proximité ou de l'éloignement des pauvres. Tout cela donne un livre fouillé d'un grand intérêt.

G. A.